

# 1

**J**e fus contente comme tout, par cette superbe matinée de printemps, quand Lady Hardcastle me dit enfin :

— Bon alors, Flo, que diriez-vous d'une bonne petite promenade du mercredi ?

L'hiver avait été difficile. Elle avait d'abord paru se remettre rapidement de la fusillade de l'été précédent mais, après une autre dangereuse aventure à l'automne, elle avait souffert d'une sévère rechute.

Et cette fois, elle avait récupéré beaucoup plus lentement. Ce n'était qu'à présent, en ce printemps de 1909, que corps et esprit avaient suffisamment guéri pour qu'elle se sente en mesure de reprendre nos marches régulières à travers les champs, les chemins et les bois autour de notre demeure du Gloucestershire.

— J'en serais ravie, madame, répondis-je en me mettant debout. Je vais chercher votre manteau.

— Ainsi que mes bottes, mon chapeau, mes gants et ma canne, s'il vous plaît, ma chère ! cria-t-elle alors que je me dirigeais dans le vestibule. Et une flasque de brandy et...

Je revins avec les éléments requis.

— Et souhaitez-vous que je vous porte, aussi, madame ?

— Eh bien, que voilà une bonne idée. Seulement, le cas échéant, pourrions-nous passer par le village ? Et prendre quelques petites choses dans les boutiques ?

C'était bon de la retrouver.

Nous nous étions finalement accordées sur l'idée d'une balade jusqu'au village et nous nous engageâmes sur le sentier qui y menait. Les arbres étaient déjà en bourgeons, et moi, toujours dans une ignorance béate de la flore qui ne me permettait d'en identifier aucun. Le soleil était un peu faiblard et la température peinait à atteindre une fraîcheur supportable, toutefois l'air était assurément chargé de la promesse de l'été à venir.

Nous marchions lentement, Lady Hardcastle s'appuyant un peu plus sur sa canne que je ne l'aurais cru sachant que sa blessure était complètement guérie depuis un bon moment. D'autant que nous avions effectué les exercices doux appris en Chine, afin de lui rendre une force et une souplesse qu'elle aurait fort bien pu perdre à jamais.

— Puis-je vous poser une question personnelle, madame ? demandai-je alors que nous prenions le dernier virage et que la place du village apparaissait.

— Quelle drôle de requête ! Bien sûr que oui.

— Cette canne... Jusqu'à quel point en avez-vous réellement besoin ?

— Pour marcher ? À peine. Je me porte comme un charme, moi, très chère. Comme un charme.

— Et pourtant... ?

— Ah oui. Eh bien, voyons. Figurez-vous, il s'avère que... j'ai encore la sensation d'en avoir besoin. Pour le spectacle, vous comprenez ?

— Pas très bien, madame, non. Si elle ne vous aide pas à marcher, à quoi sert-elle ?

— Elle fait office d'insigne, disons... oui, je crois qu'on l'appellerait ainsi. Les gens se sont montrés si gentils, si pleins de sollicitude au cours des mois écoulés que, d'une certaine manière, je me ferais l'effet d'un imposteur si j'arrivais au village en sautillant comme une écolière. Il me fallait quelque chose pour persuader définitivement les gens que leurs inquiétudes étaient fondées et que j'étais aussi mal en point qu'ils le croyaient.

— Vous avez failli mourir. Ça n'est pas assez mal en point ? m'indignai-je.

Je me rappelais encore très bien les longues journées et les nuits à son chevet que j'avais partagées avec son frère, Harry, où nous nous demandions si elle se réveillerait un jour.

— Mais si, ma chère, si, bien sûr, dit-elle en me tapotant le bras de sa main libre. Seulement les gens n'ont pas vu les conséquences immédiates, eux, ils ont juste entendu ce qui s'était passé. Je pense qu'ils ont besoin d'un indice visuel qui leur garantisse que la mésaventure a été sérieuse mais que mon état s'améliore peu à peu.

— Je ne suis toujours pas certaine de comprendre, madame. Cependant, si cet artifice vous met plus à l'aise, eh bien, je vous en prie, continuez ainsi. Votre canne rend notre progression un peu lente, mais je

suppose qu'elle fera un excellent gourdin, pour le cas où la situation tournerait à l'aigre.

— C'est l'esprit. Même si je doute que nous croisions beaucoup de voleurs de grand chemin chez le boucher.

— On ne sait jamais, madame, nuançai-je. Ils sont parfois bizarres, les habitants de ces villages ruraux. Ils peuvent s'en prendre aux étrangers.

Elle s'esclaffa.

— Vous pensez que nous sommes toujours des étrangères ?

— En fait, je ne pense pas, non, madame.

— Je ne le pense pas non plus. Mais bon, par sécurité, nous devrions éviter la boucherie de monsieur Spratt et nous rendre plutôt à la taverne. Je me demande si le vieux Joe nous préparerait une tasse de thé.

— De thé, madame ? Au pub ? En voilà, une drôle d'idée. Si vous avez envie de thé, nous devrions peut-être voir si quelqu'un saurait se laisser convaincre de nous emmener au salon de thé de Chipping Bevington, non ?

— Vous avez sans doute raison, sauf que la trotte jusque là-bas est conséquente, juste pour un thé. Et si nous prenions plutôt des petits pains tout frais chez monsieur Holman ? Vous me feriez le thé en rentrant à la maison.

— Très bien, madame.

— Formidable. Alors venez, minuscule servante. À la boulangerie.

Sur quoi nous reprîmes notre lent cheminement autour de la place herbeuse, encore trop mouillée de rosée pour que nous nous hasardions à la traverser à notre vitesse modeste. Nous étions sur le point de péné-

trer dans la boulangerie de monsieur Holman, quand on nous héla.

— Ça alors, Emily ! Quel merveilleux plaisir de vous voir sur vos deux pieds !

C'était Lady Farley-Stroud, l'épouse du propriétaire terrien local, que nous connaissions depuis notre emménagement à Littleton Cotterell. Pour être très précise, Lady Hardcastle l'avait rencontrée trente-six ans plus tôt – les Farley-Stroud étaient des amis de ses parents – mais elle n'avait que quatre ans à l'époque et n'en gardait aucun souvenir. Gertrude, Lady Farley-Stroud donc, donnait l'impression d'être une redoutable hache de guerre, mais nous connaissions un autre aspect de la dame. Une fois que l'on percevait son armure, elle s'avérait une vieille femme charmante, aimable et un tantinet farfelue, du genre qui ferait une tante formidable mais une mère fort embarrassante.

— Bonjour, Gertie, répondit Lady Hardcastle avec un sourire.

— C'est une joie de vous voir, ma chère, ajouta la vieille dame en embrassant ma maîtresse sur la joue. Et vous aussi, Armstrong. Est-ce qu'elle vous traite bien ? N'oubliez pas que vous aurez toujours un emploi à la Grange, si vous vous lassez de la vie dangereuse qu'elle vous oblige à mener.

— Ça va passablement bien, madame, répondis-je. Elle peut se montrer cruelle et exigeante parfois, mais une bonne doit se plier à son devoir.

Lady Farley-Stroud partit d'un rire enthousiaste.

— Fort bien. Mais à présent que vous êtes de nouveau sur pied, ma chère, il faut absolument venir

dîner à la Grange. J'ai tant besoin de compagnie. Hector et moi, nous nous égarons dans la maison. S'il vous plaît, dites oui.

— J'adorerais, Gertie, vraiment.

— Splendide. Je vais consulter le « seigneur du manoir ».

Même moi, je perçus les guillemets ironiques suspendus en l'air quand elle prononça les mots, pourtant sa voix était pleine d'affection. Il n'y avait aucun doute quant à l'identité de la personne qui régnait sur la Grange, mais ces deux-là formaient un vieux couple charmant, aux membres, de toute évidence, toujours très attachés l'un à l'autre.

— Merci, très chère, reprit Lady Hardcastle avec chaleur. J'ai hâte.

— Splendide, splendide. Mince alors ! s'exclama-t-elle tout à trac, frappée par une pensée. Je viens d'avoir une merveilleuse idée. Êtes-vous déjà allée à un marché aux bestiaux ?

— Un marché aux bestiaux ? répéta ma patronne, sans cacher sa surprise. Non, honnêtement, je dois avouer que non.

— Chaque fois que j'en ai la possibilité, je passe à Chipping les jours de marché. C'est vraiment une sortie des plus formidables. Nous vendons quelques têtes de bétail demain et j'envisageais y faire l'une de mes apparitions régulières, voyez-vous. Histoire de montrer ma vieille personne, quoi. C'est notre administrateur de biens qui fera tout le véritable travail, bien sûr, mais je raffole du spectacle. Et nous prenons le déjeuner au Hayrick avec tous les fermiers et les maquignons. C'est

la partie la plus amusante, en somme. Et ce langage ! Ma parole, vous n'avez jamais rien entendu de pareil. Oh, ma chère, il faut vraiment que vous veniez.

Même en insistant, je ne sais pas si je pourrais trouver une liste très longue de choses qui me fissent moins envie que d'assister à un marché au bétail. Pourtant, pour *étrange que ce fût*, la lueur enfantine qui pétillait dans les prunelles bleu-gris de Lady Farley-Stroud me poussa à me demander si je n'apprécierais pas une journée au marché de Chipping Bevington (le nom complet et assez encombrant de la ville en question).

Manifestement, Lady Hardcastle s'avérait sur la même longueur d'onde.

— Eh bien, présenté ainsi, ma chère Gertie, comment pourrais-je refuser ?

— Oh, ma chère, c'est merveilleux ! s'exclama Lady Farley-Stroud, dont le visage rond et ridé se fendit d'un immense sourire. Et amenez Armstrong, je vous prie. Elle tiendra compagnie à Denton. Faisons-en une journée entière : j'enverrai Bert vous chercher avec l'automobile à 8 heures demain matin. Oh, ce que je suis contente !

Et après un autre baiser sur la joue de Lady Hardcastle, elle s'en fut. Je la suivis des yeux, qui retrouvait sa propre dame de compagnie, Maud Denton, au sortir de l'épicerie Pantry. Apparemment, elle lui annonçait déjà la bonne nouvelle, car Maud tourna les yeux vers nous et m'adressa un large sourire.

Lady Hardcastle me prit le bras et m'entraîna vers la boulangerie.

— On dirait, me dit-elle, que je viens de remonter sur la scène sociale et que nous allons toutes les deux profiter d'une journée d'odeurs, de meuglements et de discussions à tout va.

— On dirait bien, oui, madame. Et d'un déjeuner au pub. Vous pensez qu'ils auront des tourtes ?

— Oh, j'espère, répondit-elle. J'adore la tourte.

— Dans ce cas, vous êtes au bon endroit, madame, lança Septimus Holman, le boulanger, derrière son comptoir. Bienvenue. Quel plaisir de vous voir de retour et à nouveau sur vos deux pieds. Alors, que puis-je vous servir ? De la tourte, vous disiez ?

Le jour de marché s'ouvrit sur un coup de tonnerre, avec le martèlement d'une pluie torrentielle contre nos vitres.

La voiture étant prévue à 8 heures, j'étais debout avant l'aube, afin de m'assurer que nous ayons toutes les deux eu largement le temps de nous habiller et de petit-déjeuner. Mais si d'habitude, c'étaient les rayons du soleil levant filtrant par la fenêtre de la cuisine qui signalaient le véritable début de la journée, ce matin, ce fut un déluge apocalyptique.

Edna et Miss Jones arrivèrent peu après mon réveil, Edna se mettant au travail sur-le-champ, en allumant le feu dans le salon d'été, et Miss Jones s'attaquant aux préparatifs du petit déjeuner.

À l'origine, Lady Hardcastle avait prévu de louer un « charmant petit cottage, dans un coin comme, oh, je ne sais pas, le Gloucestershire », peut-être avec « un toit de chaume et des rosiers autour de la porte ». Au



lieu de quoi, elle avait eu la chance de prendre en location une maison nouvellement construite à la périphérie du village de Littleton Cotterell. L'un de ses vieux amis avait fait bâtir cette demeure pour lui-même et sa famille mais, quand des soucis liés à ses affaires les avaient contraints de rester aux Indes quelques années supplémentaires, il avait joyeusement loué la maison à Lady Hardcastle, afin qu'elle puisse veiller dessus à sa place.

Ainsi, nous nous retrouvions à occuper à deux une demeure construite pour abriter une famille de six et son personnel. Jamais je n'avais bien réfléchi aux avantages qu'il pouvait y avoir à vivre dans une maison moderne. D'ailleurs, jusqu'à ce que ma maîtresse n'embauche Edna, je me plaignais du nombre de pièces à épousseter et à balayer. Mais par des journées telles qu'aujourd'hui, où la pluie fouettait carreaux et murs, j'étais contente d'habiter dans un lieu plus robuste qu'un vieux cottage désuet avec de la paille en guise de toiture. Je comprenais fort bien la sagesse du conte des *Trois petits cochons*, alors que le vent féroce de mars soufflait, soufflait tant et si bien qu'il menaçait d'emporter même notre maison de brique.

À 8 heures précises, pile au moment où nous enfilions imperméables et bottes en caoutchouc dans le vestibule, on sonna à la porte. J'ouvris sur un Bert trempé et dépenaillé, la pluie dégoulinant de la pointe de sa casquette.

— Bonjour, mademoiselle Armstrong. La voiture est là.

— Merci, Bert.

Lady Hardcastle passa la tête par la porte.

— Bert ! s'exclama-t-elle. Vous vous trempez. Entrez donc un instant, nous ne serons pas longues.

— Bien aimable, madame, répondit-il. Mais verriez-vous un inconvénient à ce que j'attende dans l'auto ?

— Non, bien entendu, bien entendu. Nous n'en aurons que pour quelques instants. Allez donc vous mettre au sec.

— Merci, madame.

Sur quoi, il fila se remettre à l'abri confortable de son siège conducteur.

— Sommes-nous prêtes ? demanda ma patronne en vérifiant son allure dans le miroir.

— Aussi prêtes que nous le serons jamais, répondis-je. Vous êtes-vous munie de votre arme anti-bandits ? Il se pourrait que nous en ayons besoin aujourd'hui pour repousser du bétail turbulent.

— Pensez-vous que ma canne soit nécessaire ?

— Eh bien..., fis-je, hésitante. Vous savez, madame, les vaches sont de grosses bêtes. Récalcitrantes. Dangereuses.

— Florence Armstrong, lança-t-elle sur un ton guilleret, je crois bien avoir enfin trouvé quelque chose qui vous fasse peur.

— Il ne s'agit que de méfiance, madame.

Elle s'esclaffa, ravie.

— Ne craignez rien, minuscule domestique. Je vous protégerai avec le Bâton tragique dresseur de bovins, déclara-t-elle en brandissant sa canne.

— Vous pouvez bien vous moquer, madame, mais...

— Ah oui, je peux ? Comme vous êtes bonne. Je vais le faire, alors. (Je lui adressai mon regard le plus

désapprobateur.) Mais allons, reprit-elle avec un gloussement. Nous devons braver la fureur trempée de dame Nature et nous hâter vers le marché.

Sur quoi nous sortîmes sous l'orage. Lady Hardcastle s'engagea dans l'allée, un peu plus vite que la veille. Bert bondit de sa voiture et lui ouvrit la portière arrière, où elle se précipita pour s'asseoir aux côtés de Lady Farley-Stroud. Je n'étais pas loin derrière et parvins à me glisser sur la banquette avant avec Bert et Maud. Et nous voilà partis.

Lady Farley-Stroud était une passagère inquiète dans le meilleur des cas. Autant dire que sous la pluie qui fouettait les routes avec une violence que je n'avais jamais vue ailleurs qu'aux Indes pendant la saison de la mousson, Bert fut obligé de conduire à une lenteur frustrante et avec une prudence exagérée. En temps normal, cela m'aurait rendue folle d'impatience, s'il n'y avait eu la gaieté contagieuse de Maud Denton, la dame de compagnie de Lady Farley-Stroud.

Elle et moi nous étions rencontrées l'été précédent. Et si je trouvais absolument horripilants ses efforts ingénieux pour s'éviter toute forme de travail, elle s'avérait d'une excellente compagnie.

Maud et moi discussions sur le siège avant, tout en prêtant une oreille à la conversation de nos patronnes respectives à l'arrière de l'automobile. Le voyage passa donc vite, uniquement ponctué d'une quasi-collision avec le chariot d'un laitier, ce qui provoqua hurlements et appels sincères à la prudence de la part de Lady Farley-Stroud et des gloussements à peine réprimés

chez Lady Hardcastle. Bientôt, nous arrivâmes en haut de la grand-rue.

Chipping Bevington est l'un de ces petits bourgs qui parsèment l'Angleterre depuis le Moyen Âge et qui servent de foyer au commerce local. Ces endroits ont généralement une large rue principale ou, dans ce cas, un vaste espace à une extrémité où les étals apparaissent comme par magie les jours de marché. Lady Farley-Stroud nous expliqua non sans fierté que la ville organisait son marché au bétail tous les jeudis depuis 1473.

La grand-rue étant bloquée à la circulation ces jours-là, Bert nous déposa près de l'un des sept pubs de la petite ville, d'où nous le regardâmes remonter la rue en marche arrière avec précaution, en quête d'une place où se garer.

La pluie ne s'était pas calmée et le vent était trop fort pour les parapluies que Maud avait emportés en quittant la voiture. Sur une dernière vérification de nos chapeaux afin de les épinglez fermement, nous entreprîmes la bataille que constituait la descente de la rue.

Marchands et acheteurs, tous saluaient Lady Farley-Stroud avec une chaleur joyeuse et décontractée. Sans lui manquer de déférence ou de respect, mais avec une bonne dose d'affection.

La pluie était froide, le vent rude. J'étais pressée d'en finir pour ma part, histoire que nous puissions nous mettre à l'abri des éléments à l'intérieur, même si cela impliquait de nous retrouver dans la compagnie un peu trop étroite d'un vaste panel de bœufs armés de sabots.

Nous bifurquâmes dans une rue transversale qui nous conduisit au marché au bétail. Au temps jadis, il se

tenait en bas de la grand-rue, autour de la gare routière, mais désormais il y avait une cour construite à cet effet, avec des parcs clos et couverts, et une vaste salle des ventes.

Nous atteignîmes enfin un endroit abrité et Lady Farley-Stroud regarda autour d'elle.

— Je ne vois pas Mogg, constata-t-elle, distraite. L'administrateur de biens. Il est censé être ici, pourtant. Denton, veuillez aller voir si vous le repérez, voulez-vous ?

Sur un hochement de tête accompagné d'un « oui, madame », Maud s'engagea dans la foule de plus en plus compacte.

— Eh bien, Gertie, dit Lady Hardcastle, voilà qui est fort amusant. L'endroit me fait penser aux marchés de Shanghai ou de Calcutta.

— En bien plus froid, cependant, ma chère, nuança son amie. Je me rappelle quand Hector et moi étions à Madras dans les années 1860. Oh, mon Dieu, cette chaleur ! Il y a eu un jour...

Maud était revenue avec un homme d'âge moyen en tenue de fermier, de tweed.

— Bonjour, m'dame, dit-il.

— Ah, monsieur Mogg. Vous voilà. Comment ça se passe ?

— Pas mal, m'dame. On n'a que dix têtes du troupeau de vaches laitières, aujourd'hui. On essaie de les vendre en un seul lot. On passe deuxièmes, ça ne devrait pas tarder. J'ai déjà quelques types qui sont venus y jeter un coup d'œil. Caradine de Top Farm a l'air intéressé.

Ackley de Woodworthy regardait aussi. Y devrait y avoir des enchères.

— Merveilleux, commenta Lady Farley-Stroud. Espérons gagner quelques sous, hein ?

— On l'espère, m'dame. Si vous voulez bien m'excuser, maintenant, j'ai encore quelques bricoles à régler.

— Bien sûr, monsieur Mogg. Merci de tous vos efforts.

L'administrateur de biens porta les doigts à son front et disparut dans la foule, de plus en plus dense.

J'aimerais vous raconter les enchères en détail, car je ne doute pas qu'elles étaient en tout point palpitantes pour les initiés, seulement pour moi, les choses étaient un petit peu moins claires. On amena des moutons. Un homme à béret se mit à baragouiner un discours incompréhensible – je distinguai des chiffres ici et là – tandis que d'autres bonshommes opinaient du chef et se signalaient. En moins d'une minute, les moutons étaient repartis et, apparemment, une affaire avait été conclue.

Avant que les dernières bêtes n'aient quitté l'arène couverte de terre, Mogg entra, conduisant la première tête de bétail qu'il vendait. Le reste du troupeau suivait avec résignation. Après quelques mots de présentation à peine intelligibles, l'homme au béret recommença son baratin : « Hi-pa-da-dip-da-hé-ba-dou-ba-da-di-ba-dou... » Un homme maigrichon, barbe impressionnante, léger strabisme, la cinquantaine apparemment, semblait en compétition avec un autre, plus grand et surtout plus costaud, de l'autre côté de l'arène.

Encore une fois, avant que j'aie pu vraiment comprendre ce qui se passait, le commissaire-priseur

lança un « Vendu ! » tonitruant et le maigrichon s'approcha de la caisse.

— Oh, ça alors, c'est formidable ! s'exclama Lady Farley-Stroud. Ça n'aurait pas pu mieux se passer.

— Ah non ? s'étonna Lady Hardcastle, sourcils froncés. Comment le savez-vous ?

— Mais comment cela ? Ah, je vois. Je suppose que tous ces salmigondis sont un peu abscons. Comme Mogg l'avait prédit, il y a eu une guerre des enchères entre les deux rivaux locaux, Caradine et Ackley. C'est Caradine qui a gagné. Le plus extra, c'est que leur rivalité idiote a fait monter le prix au-delà de ce que nous espérions obtenir. Je ne pourrais être plus ravie.

— Ah, que voilà de bonnes nouvelles, ma chère ! Je suis fort aise pour vous.

— Merci, ma chère. Le déjeuner, je vous l'annonce, sera pour moi.

— C'est extrêmement généreux. Mais que ferons-nous d'ici là ? Y a-t-il d'autres lots que vous souhaitez voir ?

— Non, très chère. Ça n'est vraiment amusant que si c'est votre bétail qui est aux enchères. À moins que vous ne brûliez de découvrir ce qu'il va advenir de ce prochain troupeau d'allaitantes mal nourries, je pense que nous en avons terminé.

— Au moins la pluie commence à se calmer, madame, intervint Maud.

— Un peu, Denton, un peu, convint Lady Farley-Stroud. Vous n'êtes jamais venue à Chipping Bevington, Emily, si ?

— Non, une chose en entraînant une autre, je n'ai jamais trouvé l'occasion de m'y rendre. Pour les courses, nous allons généralement à Bristol.

— Certes, nous n'avons rien ici d'aussi important qu'à Bristol, ma chère, mais je suis sûre que nous trouverons de quoi passer plaisamment une heure ou plus dans la grand-rue. Il y a une boutique de vêtements charmante, que j'adorerais vous montrer. Oh, et un petit magasin de bric-à-brac formidable. Aimez-vous les antiquités ?

— Je ne doute pas que ce sera fort plaisant, répondit Lady Hardcastle.

Je compris vite pourquoi la boutique de vêtements plaisait à Lady Farley-Stroud, mais si elle semblait conçue pour les dames de la campagne bien charpentées et d'un certain âge, elle n'avait pas grand-chose à offrir à Lady Hardcastle. Si ma patronne n'avait jamais été esclave de la mode, elle maintenait élégamment sa garde-robe au goût du jour, un style que ce magasin insolite ne me paraissait pas en mesure de proposer.

Il y eut bien un foulard en soie qu'elle admira, mais en dépit de nombreux « Oooh » et « Aaaah » et même un « Oh, Emily, vous seriez absolument sublime là-dedans » de la part de son amie, elle resta pour le moins insensible au reste.

La brocante, en revanche, lui procura un tout autre effet. La boutique était la dernière d'une petite rangée de commerces, légèrement en retrait des autres, ce qui lui donnait l'apparence d'être cachée dans un coin sombre. La devanture était incurvée et plusieurs des petites